



Claude LOUIS-COMBET – Claude Louis-Combet est né à Lyon et vit à Besançon où il a d’abord enseigné la philosophie puis dirigé un centre de formation d’instituteurs spécialisés pour les classes d’enfants en difficulté jusqu’en 1992. Son œuvre littéraire est considérable (un fonds Louis-Combet est d’ailleurs en cours de constitution à l’Université de Franche-Comté). Son premier roman *Infernaux paluds* est paru en 1970 ; depuis il n’a cessé d’écrire et de publier en particulier aux Éditions Corti et Fata Morgana.

« Le sens du sacrifice, de la perte et du péché, très présent dans l’œuvre de Claude Louis-Combet, n’est pas sans rappeler les œuvres de Georges Bataille ou de Pierre Klossowski, eux aussi hantés par un ‘mysticisme sans Dieu’, suspendus à une ‘vocation’ religieuse qui, ne s’étant pas fait entendre assez fort, s’est en quelque sorte transmuée en ‘littérature’. » (Encyclopédia Universalis).

Derniers titres parus :

Suzanne et les Croûtons, L’Atelier contemporain, 2013 (recension dans ce numéro).

Dérives, Photographies d’Élisabeth Prouvost, Éd. Fata Morgana, 2013 (recension dans ce numéro).

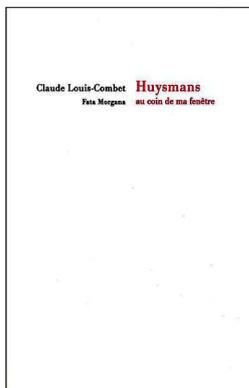
Huysmans au coin de ma fenêtre, Éd. Fata Morgana, 2012 (recension dans les *Lettres comtoises* n° 7, 2012).

N.B. Pour une plus ample bio-bibliographie, on peut consulter le site des Éditions José Corti :

<http://www.jose-corti.fr/auteursfrançais/louis-combet.html>

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 9, décembre 2014]

Claude LOUIS-COMBET, *Huysmans au coin de ma fenêtre*, Fontfroide-le-Haut (34), Fata Morgana, 2012, 106 p., 18 € [n° 7].



Ce récit autobiographique est d’abord un témoignage du plaisir de la lecture quand ce plaisir bascule, pour le lecteur de seize ans, dans l’éblouissement de la découverte d’un auteur qui deviendra un ou le préféré. Le jeune Louis-Combet découvre en Huysmans un modèle et une source d’inspiration, le modèle d’une exigence à la fois littéraire et morale et l’inspiration de sa propre vie dévouée à l’écriture. Le Huysmans qui était passé de l’esthétisme à la foi catholique a aidé Louis-Combet à faire son parcours dans le sens inverse : quitter la religion et la vie religieuse pour la spiritualité de l’art. Mais il y a toujours des continuités dans les conversions, et pour Louis-Combet la religion reste vivante non seulement dans la nostalgie mais aussi, et surtout, dans la vocation désintéressée de la vie consacrée à l’art.

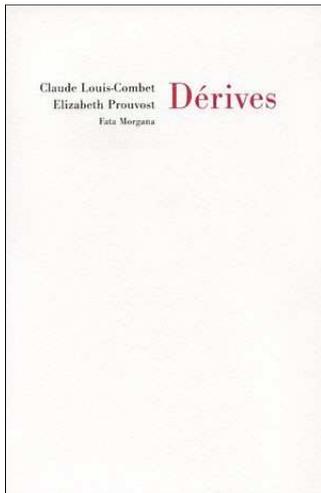
Cette vocation, celle de Baudelaire, de Nietzsche, de Wilde ou de Gide, chacun à sa manière, est censée convenir à une époque moderne où la science a rendu moins convaincants les dogmes de la religion et où l’industrie a abîmé le monde naturel. Dans son esthétisme aussi bien que son catholicisme, Huysmans est toujours resté un marginal mal à l’aise dans son époque bourgeoise et matérialiste. De son œuvre, je ne connais qu’*À rebours* mais je le connais bien. À l’âge de seize ans je fus moi aussi bouleversé par ma lecture de Huysmans, lecture en anglais bien plus envoûtante que ma relecture du même texte aujourd’hui en français. J’ai trouvé en *Des Esseintes* une espèce de rebelle, un héros tragique dans l’intensité de ses excès. Louis-Combet parle de sa « parole de vérité » et d’un « principe d’inassouvissement » dans sa persistance.

Il parle aussi du manichéisme ici et ailleurs dans l’œuvre de Huysmans, et, dans la fascination du mal et dans l’idée d’un diable aussi fort que Dieu en ce monde, se profile une complicité entre les deux auteurs, complicité qui n’exclut pas un élément de contraste : « Lui, incroyant, converti, épris d’art et de sainteté. Moi, croyant, incroyant, nostalgique, curieux de sainteté, enfermé dans l’art comme dans une cage sans barreaux ».

C'est un livre à recommander vivement, surtout aux membres d'une association dont l'un des objectifs est l'encouragement de la lecture. De plus, grâce à ses éditeurs, Fata Morgana, le livre est un bel objet, agréable à lire.

David Ball

Claude LOUIS-COMBET, *Dérives*, Saint-Clément-de-Rivière (34), Fata Morgana, 2013, 95 p., 17 € [n° 9].



Cinq radeaux dérivant vers l'horreur. Sur le premier, une femme crucifiée dont le corps martyrisé est finalement mangé par des porcs. Sur le deuxième, un homme, fils incestueux, pour qui tout vêtement devient une insupportable tunique de Nessos. Sur le troisième, une artiste de cirque si monstrueusement obèse qu'elle est un continent à elle toute seule. Sur le quatrième, les Tantalides, des hommes poussés par une faim insatiable à mordre les corps de femmes et même toutes les parties accessibles de leurs propres corps. Et puis, sur le cinquième, la Première femme, célébrée comme l'éternel féminin du désir masculin, le corps nu de l'amante qui attend l'amant, la fleur qui cherche et qui trouve sa tige.

Nous sommes ici de toute évidence dans un monde imaginaire et mythique d'obsessions autrement inavouables focalisées sur le corps féminin. C'est un peu comme si l'inconscient arrivait à inverser les rôles et à utiliser le discours de la culture, de l'ordre et du symbolique, pour faire exprimer directement ses pulsions, ses peurs et ses fantasmes. Serait-il donc possible que si la violence sadique exercée sur les corps des femmes nous trouble, la beauté exceptionnelle de l'écriture arriverait à nous apaiser ? Il me semble que même le lecteur le plus réticent pourrait se laisser subjugué par un style si élégant, si assuré, dont le rythme nous berce de sa petite musique. C'est un livre qui peut se lire comme une séquence de poèmes en prose, une saison en enfer, d'où les jouissances et les réjouissances ne sont pas exclues.

Entre les cinq parties du livre se trouvent les photographies en noir et blanc d'Élizabeth Prouvost, photographies floues de corps nus contorsionnés. Elles rappellent les formes des tableaux de Francis Bacon, et contribuent à leur manière à faire de ce livre un bel objet.

David Ball

Claude LOUIS-COMBET, *Suzanne et les Croûtons*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2013, 83 p., 15 € [n° 9].



Suzanne et les Croûtons, ce livre de Claude Louis-Combet est une fiction et un livre d'actualité : il est d'ailleurs apparu dans les librairies alors que plusieurs institutions pour personnes âgées à Lausanne et Genève étudiaient des projets pour accompagner et encadrer leurs résidents sur le plan sexuel, et envisageaient notamment le recours à des assistantes spécialisées à cet effet. Le regard que porte Claude Louis-Combet sur ces hommes toujours traversés de désirs malgré leur grand âge, est un regard lucide et compatissant. Ce sont des « croûtons » certes, et ils sont décrits par le détail tels quels, nus avec « leurs génitoires pantelants », toute pudeur depuis longtemps oubliée, mais leur imagination est un feu dévorant. Ces épaves survivent, abandonnées à leurs obsessions et à leur impuissance, dans une « grande maison du bord de l'eau, ou bordeleau, intitulée Clinique du Confluent » et, au début de la nouvelle, sont dans l'attente nerveuse d'une



nouvelle travailleuse sociale, Suzanne, encore inconnue mais déjà fantasmée comme « une femme aux formes saines et bien remplies, les seins puissants, le ventre épanoui, la toison abondante ».

Voyageur dans le temps, Claude Louis-Combet, comme dans *Dérives*, va à la rencontre du monde moderne avec, dans sa bibliothèque portative, les fables tirées de la mythologie grecque (le supplice de Tantale et la mort d'Hercule dans *Dérives*), ici de la Bible, qui ne cessent de nourrir à la fois son univers spirituel et charnel sans qu'il y ait préséance. *Suzanne et les croûtons* est un bon exemple et une des plus belles réussites de sa démarche qui consiste à recycler les vieux mythes pour les réécrire dans un style où la volure bien réglée des phrases ainsi que la verdeur truculente d'un langage à la limite de la préciosité sont au service d'une imagination foisonnante.

On connaît en peinture beaucoup d'avatars du récit connu sous un titre moins provocateur « Suzanne et les vieillards » et qu'on peut toujours relire au chapitre 13 du *Livre de Daniel*, mais en littérature, et à notre connaissance, à part une évocation par Sade de cette « vieille histoire » dans *Aline et Valcour*, aucun écrivain jusqu'à maintenant ne s'était avisé de revisiter le mythe et surtout de retoucher et même de redresser le profil de la « chaste Suzanne », telle que la représente, apeurée, Anthonis Van Dyck, au point d'en faire une héroïne de la rédemption d'un asile de vieillards. La nouvelle Suzanne, celle de Claude Louis-Combet n'a pas froid aux yeux : devant la grande pitié qu'elle voit au Confluent où règne le « Rex Veterum » encore plus misérable que ses sujets, plutôt que de donner sa démission, elle mènera « son entreprise de thérapie » jusqu'à son terme par un coup d'éclat qui « secouera la clinique jusque dans ses fondements ».

Extrait p. 47 :

Il n'était pas inepte de penser que le rayonnement de la vierge, toute, elle-même, à son essence charnelle d'offrande gratuite et sans réserve, guérirait tellement de blessures et rassurerait si bien les sexes en leur besoin d'expression, que chacun, pour lui-même et pour le reste du temps, accéderait à la meilleure part de son être et n'ayant, dès lors, plus rien à exiger des autres, se concentrerait sur son pur désir d'absolu – d'où naîtrait, avant le repos éternel, la plus grande sérénité dans la durée.

P.S. : le livre réunit la version manuscrite et la version imprimée de la fiction.

Jacques Montredon